

THOMAS MORFIN

L'ENFANCE
DE PERSONNE



L'ARPENTIEUR

Extrait de la publication

L'Arpenteur

Collection dirigée
par Gérard Bourgadier

Thomas Morfin

L'ENFANCE
DE PERSONNE

GALLIMARD | L'ARPEUTEUR

© *Éditions Gallimard, 2009.*

Extrait de la publication

Comme il a l'air étrange, recueilli et furieux, le garçon qui, droit comme un *i* devant la tombe, les mains enfoncées dans les poches, fredonne une chanson.

Chansons qu'on ne chante qu'à soi-même ou aux morts.

Il est question d'un lac, d'amours brisées et d'oiseaux-lyres, il est question d'une guerre. Cela se chante lentement.

Assez loin, au bout d'une allée perpendiculaire, une silhouette grise se courbe et ramasse des roses.

C'est d'abord un murmure sourd, on n'y entend presque rien, puis un chant plus pur, plus volontaire. Une langue étrangère ?

Il chante maintenant à pleins poumons, résolument — pas tout à fait : un reste de réserve, de timidité, mais il continue. Il tremble. Il reconnaît et ne reconnaît pas cette voix grave, ce timbre presque neutre. Parfois le vent l'étouffe.

En se développant cela ressemble à une prière, à un vieux chant d'église, aux gémissements d'un malade ou d'un très jeune enfant.

À la fin il réussit à pleurer un peu.

Ils vous font une enfance, des souvenirs d'enfance.

Vous demandent d'y croire, de marcher, de marcher à l'enfance.

Ils vous fourguent l'enfance, l'enfance de tout le monde : une ville natale, des amis d'enfance, des jeux, quelques jouets pour l'enfance. Bientôt on vous servira des amours d'enfance — un baiser volé à une jolie voisine, presque une cousine, sous le lit de son grand frère absent : ô merveille ! — et puis vous ne couperez pas longtemps aux chagrins de l'enfance, à ses malheurs même, dont vous tirerez une gloire touchante, ou une honte sans remède, enfin dont vous saurez toujours tirer quelque chose.

Rien n'est moins personnel, rien n'est moins vôtre que votre enfance. Vous le savez, vous ne tarderez pas à le savoir, votre enfance est une légende, un conte écrit bien avant votre naissance, avant même la naissance de ceux qui vous ont donné naissance.

Ces souvenirs dont on vous impose la douceur, la rigueur, vous les ranimerez pourtant dans des années, et vous direz, la larme à l'œil, la rage au cœur : *C'était mon enfance, mes années d'enfance, uniques, irremplaçables.* La banalité même.

Vous gardez le sourire — le beau sourire d'enfant! idéal et gracieux comme le vol d'une colombe —, vous vous taisez, vous murmurez, vous pleurez parfois un peu, vous riez, vos larmes et vos éclats de rire ont le même charme enfantin, impeccable, vraiment. Mais au même instant vous vous éloignez, vous tournez votre joli dos d'enfant fait pour les caresses, les petites tapes affectueuses : vous vous retranchez dans l'Enfance, la part sauvage, irréductible de l'enfance.

Ce qui s'appelle l'Enfance. Votre unique bien, et ce qu'il y a au monde de plus impersonnel.

Vous y passez la moitié de votre temps, la moitié de chaque instant. De quoi s'agit-il? Vous dites :

ennui, mais vous pourriez dire aussi bien : ferveur, passion, impatience, haine, colère. Amour.

Une solitude considérable dans une joie sans limite. Cela ne se communique pas.

Distraction? Certes, et concentration sur des points, des surfaces imaginaires. L'esprit appliqué à des espaces imprévus, traversé par des airs inouïs, une petite musique inopinée, joyeuse. Temps haché menu, glissades. Glissades en tous sens.

Vous vous êtes fait une citadelle imprenable, une très haute tour d'observation, un phare au bout de la dernière péninsule, un satellite espion. Tout vous regarde, nul ne vous voit.

Avec votre bonne volonté, il arrive cependant que vous trahissiez cette vie seconde et sans pareille dont vous n'entretenez personne. Alors votre père, au cours des longs voyages en voiture, se moque gentiment de vos *absences* — c'est le nom qu'il leur donne. Il les impute à la faim, ou à la fatigue. Il en paraît quelquefois tourmenté.

Vous passez pour avoir de ces absences prolongées, un goût étrange du silence et de l'isolement, une amitié presque déraisonnable pour un terrier bâtard qui, dit-on, a le même âge que vous et

ressemble, immobile et blanc au fond du jardin, à une chèvre efflanquée.

L'enfance est une légende, la plus nuisible, la plus nécessaire de toutes. Vous n'êtes pas idiot, pour qu'ils vous laissent tranquille vous apprenez très vite à y souscrire, vous feignez merveilleusement d'y croire, d'ailleurs vous y croyez, vous y croyez presque : aux yeux de tous, enfants et adultes, vous croyez dans votre enfance, vous avez foi dans l'enfance, l'insurpassable enfance. Tout est bien.

les défections

Vu le père mort ni mourant, le fils. La mort, le corps, pas vus.

Pas là pour recueillir les derniers instants, pour voir le père tombant de la chaise, le père s'affaisant un soir dans la chaleur du restaurant d'une autre ville. Pas vu partir, parti, pas vu le *papa* déserté par le souffle, abandonné.

Il n'a pas vu le corps soudain mat et têtue comme jamais, le gisant méconnaissable et adoré.

Il n'a pas vu le corps mort du père mort et pour longtemps, des années peut-être, il envierait au frère l'horrible privilège, au frère aîné parti dans la nuit de novembre quérir une ombre dans la sale autre ville, ville de montagne à coup sûr en novembre enveloppée de neige, en sorte que, à défaut d'adieux, puisque le sort avait récusé toute

forme d'adieux, chacun, c'est-à-dire pas grand monde, la petite troupe seule de ceux qui l'aimaient pour de vrai, des enfants et des femmes et des hommes qui l'aimaient de le connaître vraiment, puisse au moins lui adresser un salut, un hommage, célébrer sa mémoire et l'amour.

Longtemps après, il se rappellerait l'odieux entrain. La voix de personne, le bourdonnement sourd dans le froid qui *aggrave*. Les sourires *votre papa* et le long coffre beige, noble et inutile, au pied de l'autel. La fadeur avant la fosse.

L'église de jamais au fond d'aucun automne, où chauffe, où chauffait la colère.

Il ne crie pas. N'est pas garçon à crier. Tout au plus il gronde, il maugrée. Il le faut pourtant, quelquefois.

Plutôt le cri vous prend, vous surprend : cela se voit. Cela s'est vu quand un soir une voix eut annoncé la mort du père. Le téléphone. La voix était anxieuse, gênée jusqu'à la terreur.

Il y eut alors un cri. Vif, sec, il déchirait le cœur. Sans rien méditer, l'horreur et le désarroi avaient trouvé ainsi moyen de retentir. Les murs du petit bureau près de l'entrée tremblèrent, peut-être, à ce cri.

Jolie ville, mais sous trois mètres de cendre.
Un Vésuve de prudence, de pudeur et d'ennui.

Regardez. Regardez-les marcher à pas comptés autour de la grand-place qui poudroie dans la lumière, comme s'ils se protégeaient d'un incendie, d'un gouffre. Seuls les enfants et des attardés pour courir, pour sauter. Regardez-les.

Tire-t-elle vers le nord, le sud, l'est plutôt, l'ouest?
On ne sait. À l'infini la ville se retire.

Perdue au bout d'un *pays* sans charme et sans limite, cité de mauvaise grâce, logée dans un malaise.

Les rues ennuient, endorment. Trottoirs de liège, de mousse, de gomme. Pas un bruit, ou loin, très loin, follement assourdi. À chacun le bruit de ses pas, si lointain, paraît étranger. Quelle tristesse!

Tout est assourdi comme dans un rêve ou une armoire, quand on se cache.

Parfois quelques cris, il faut bien, ou comme une porte qui grince. Mais peu, ou pour rien. Dans les rues tout retourne vite à l'assourdissement premier.

Musique, donc. Avec tout ça, on comprend qu'elle s'impose. Pour blesser les oreilles, se désengourdir. Pour entendre à nouveau le bruit de ses propres pas. Pour marcher en mesure, marcher

sur la mesure silencieuse et souveraine qui fait sonner la tête très fort. Une musique qui ne laisse pas en paix, qui rentre dans les chairs, des accords métalliques, malveillants, une armée de percussionnistes fous, ou ivres, qui marche sur vos pas. Une musique cruelle.

Ayant appris la mort du père, il monta à la chambre, se coucha et s'endormit.

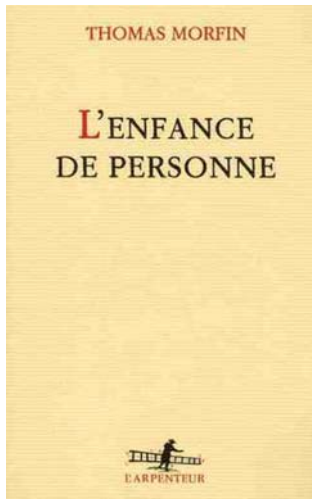
Il n'était pas assez brave pour veiller, peut-être pas assez aimant. Des minutes d'éveil en escouade ici ou là trouèrent la première nuit. Mais pas de rêves.

L'aube fut un coup d'une violence extrême. L'espoir retiré, et l'oubli intenable : on aurait dit vraiment le premier jour de la tristesse.

*Achévé d'imprimer
par l'Imprimerie Floch
à Mayenne, le 11 mai 2009.
Dépôt légal : mai 2009.
Numéro d'imprimeur : 73574*

ISBN 978-2-07-012598-2/Imprimé en France.

168586



L'enfance de personne Thoman Morfin

Cette édition électronique du livre *L'enfance de personne*
de *Thomas Morfin*
a été réalisée le 14/12/2009 par les Editions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage, achevé
d'imprimer le 11 mai 2009 (ISBN : 9782070125982)
Code Sodis : N32215 - ISBN : 9792070285746